A force de chuinter, le gorille a fini par alerter. On lui a alors planté un gardien, sur le devant de sa porte. Un gardien pour garder, à qui on a demandé une attestation de bons sentiments. Au départ, j'ai cru à une "attestation de sentiments", mais en y regardant de plus près, je me suis bien rendue compte que ça ne pouvait pas se demander comme ça : les sentiments on s'en fout; tout le monde en a. Encore faut-il donc que ce soient les bons. Évidemment. Mais c'était tout de même amusant, de constater que c'était justement ça, qui était requis. Les bons sentiments. Parce qu'à mon avis, pas sûr que ce soit avec ça qu'on maintient derrière une porte les gorilles qui chuintent. Je les verrais même plutôt mauvais moi, les sentiments qui doivent inspirer ce monsieur, pour qu'il maintienne la porte fermée.

Enfin le voilà attesté. Il fera ce qu'il pourra, avec le sommeil de la bête qui chuinte.

Quand je les regarde tous les deux; avec l'un qui dort et l'autre qui veille, je les trouve tristes. Les rôles ne changent jamais. Le gorille ne se réveille pas. Le geôlier ne chuinte pas. Je le soupçonne seulement de parfois s'endormir, c'est bien naturel, pour plonger dans des rêves qu'il partage peut-être avec la bête endormie.

A quoi rêvent-ils ?

Ils sont tristes. Ils m'attristent. Je sens que je ne parviendrai pas à les laisser dans cette noirceur. On les dirait voués aux oubliettes éternelles. Rien ne me dit que je peux quelque chose pour eux. Mais j'envisage de leur apporter un miroir. Et je suis persuadée que dans ce miroir ils pourront voir tout à fait autre chose qu'eux-mêmes. Quoi, je ne sais pas. Parce que dans des oubliettes, il me semble qu'on rencontre surtout des rats et des moisissures.

+++++

Je suis allée voir le gardien et je lui ai donné le miroir, au titre inavoué d'envers de l'attestation. Ce qui justement n'atteste de rien du tout : s'ils ont des sentiments, ils apparaîtront comme tels et on les prendra en bloc pour faire avec. Naturellement, je n'espère rien. Je n'attends rien. Parce que pour le moment, il n'y a rien. Le miroir ne reflète que le mur d'en face, ce qui ne nous indique pas grand chose attendu qu'il est nu. Nu et gris.

+++++

Le gardien a repeint le mur. Certes, il est toujours gris, mais maintenant, c'est d'un beau gris. A cette loterie de l'inattendu, nous avons donc gagné une couleur, une couleur qui n'est pas vraiment nouvelle, mais comme ragaillardie. Ce qui promet une bonne longueur de lenteur (s'il avait choisi le rouge, j'aurais espéré qu'au moins, on en finisse un peu plus vite). Pour un peu qu'il se mette à nous faire des variations de gris sur gris, ça promet même d'être long et chiant...

+++++

Le gorille dort toujours. Ce n'est pas demain qu'il va se mirer dans son gris-nouveau gris. Il a bien raison de continuer à dormir. Avec un gardien pareil, n'importe qui tomberait en catalepsie : quand on aime les murs de sa prison...

+++++

Au départ, je ressentais de la pitié pour le gorille. Maintenant, il aura apparemment suffit d'un miroir, c'est le gardien, qui m'inquiète. Un peu comme dans toutes les prisons du monde, le problème, c'est pas le prisonnier : c'est le prisonneur. Après, le prisonnier, il chuinte, c'est normal. Ce qui inquiète, c'est que le prisonneur vive de ce chuintement. Jusqu'à en repeindre les murs de leur prison en gris. Drôle de pathologie. Une pathologie sans pathos. Un discours sans souffrance, et même sans paroles (allez parler à un gorille...). Une vie de merde.

+++++

Je m'attends mordicus à ce qu'après le coup du miroir, le gardien essaie de faire parler le gorille. A moins qu'il ne parle au miroir. Mais si c'est ça, j'abandonne : fou pour fou...

++++

Pas un mot. A force de regarder par le trou de la serrure, j'ai des crampes aux yeux. Il ne se passe rien. A mon corps défendant, il va falloir que je m'arrache un acte. Après le miroir, ce sera quoi... Une claque ?

++++

Chacun dans son monde, ils ne se regardent même pas. Et comment le pourraient-ils ? L'un il regarde son mur, et l'autre il dort. A quoi rêvent-ils ?

+++++

Foutre un coup de pied dans la grille du gorille ? Ça va plus sûrement réveiller le gardien que le gorille. Et visiblement, ce n'est pas ce que je cherche. J'entends des rats qui galopent. Au bruit qu'ils font, leurs pattes sont sûrement aussi grosses que celles d'un chat. Mais je ne les vois pas. Il doit y avoir un sous-pente quelque part. Un gorille, un gardien et des rats. J'avais rêvé d'un univers plus romanesque. Mais à quoi pourrait-il servir, au milieu de toute cette nuisance ? Si je pouvais imaginer que le chuintement du gorille soit comme celui d'une eau vive, qui coule, cela me le rendrait peut-être aimable, ce gorille qui me fait pitié. Mais ces ressources là n'appartiennent pas à cet autre monde décharné d'une prison pour aliénés.

+++++

J'attends. C'est long. Et je ne vois pas ce que je fais là, collée à mon trou de serrure, face à un spectacle lent et muet qui ne ravirait aucun voyeur.

+++++

Rien n'a avancé et je pourrais presque jurer que rien n'avancera jamais. Ils dorment. Pourtant, je brûle d'impatience, accrochée à mon trou de serrure qui n'ouvre que sur la mort. Comme si j'attendais que de-là, jaillisse quelque

chose. Or il n'y a rien que deux êtres qui ne s'aiment pas. Sans perspective et sans image dans le miroir, ils paraissent vivre de rien, pour rien. Et moi, je brûle d'impatience. Pendant que la bête est la bête et le gardien la garde. Ils sont murés et figés. Jamais je ne verrai leurs visages s'éclairer. Ils ne pourrissent pas (ce qui serait encore grandiose); ils grisonnent. Attendent-ils quelque chose ? Ou quelqu'un ?

+++++

Bon Dieu ! Je me suis endormie d'inconfort ! J'aurais pensé que l'inconfort empêchait de dormir... mais enfin passons. J'ai rêvé qu'un énorme tronc d'arbre écrasait deux insectes. D'où ma question : pourquoi un si gros tronc d'arbre pour de si petits insectes ? Et s'il faut des troncs d'arbre pour des insectes, que faut-il pour les gorilles ? Les gorilles qui justement grimpent aux arbres...

+++++

J'ai les chevilles rongées par des insectes... comme quoi le tronc n'était pas encore assez gros. Je ne sais même pas de quels insectes il s'agit au juste, ni pourquoi c'est à cette partie de mon être qu'ils s'en prennent en particulier. Je sens que je commence à manquer de soutien moral. Ça commence par les pieds. Il faut noter que je ne vois aucune bête... en chair et en os, allais-je dire, sur mes pieds qui brûlent jusqu'aux chevilles en particulier. Je pense donc qu'il s'agit d'êtres microscopiens. Et si je ne voyais pas distinctivement les petits boutons qui apparaissent, je crois que je m'inquiéterais pour ma santé mentale. Les deux... les deux, là, m'ont je crois contaminée. Par les pieds, comme je dis toujours. Ça commence toujours par les pieds, comme pour les poilus de la der des ders; celle qui n'aura ma foi jamais été que la première.

+++++

Certes, je me suis endormie. Mais... bien plus profondément que ce que je croyais. Car manifestement, je suis beaucoup plus rongée que ce que j'aurais pu craindre dans le pire des cauchemars du gorille, s'il en fait. J'ai sur l'épaule un bouton si gros qu'il paraît près d'exploser. Avec tout ce qu'on peut imaginer de pus sortant bas, jusqu'aux pieds. Des pieds, j'en ai encore deux,

ce qui est heureux, pour l'occasion de me tirer avec, au cas où ça tournerait mal, ce qui est ce que je crains le plus fort.

A cause de cette dégénérescence putride, j'ai décidé d'arrêter de regarder par le trou de la serrure. La porte est donc ouverte sur cet univers de latrines secondaires. Et je pourrais presque m'amuser de constater que personne ne me voit. Ni le gorille, ni le gardien. Les deux sont donc bien aveugles et totalement obnubilés l'un par l'autre. Ce que je n'aurais pas cru. Car au fond, le gardien n'était pas payé pour en arriver là, et sa guenon non plus, si j'ose dire. Un vrai couple, les deux là. Une bien belle image. Dans trois siècles on en fera une carte postale. Ils auront battu le record de longévité de l'expérience.

+++++

A quoi servent-ils ? Quand est-ce qu'il mange, le gardien ? Pourquoi il dort toujours, le gorille ? Attend-il que l'autre arrête de le regarder ? Auquel cas c'est bien le gardien, qu'il faudrait buter. Un bon coup de ciseaux dans le tournedos. Mais enfin qui suis-je, moi, pour envisager pareille sortie ? J'ai qu'à partir avec mes pieds, puisque j'en ai encore deux. Ou alors au gardien, je lui trouve une bonne femme, il part avec, et alors... alors c'est à moi de réveiller le gorille. C'est sûrement la meilleure solution. Et peut-être même que monsieur peinture-en-gris y a déjà pensé. Tiens, je vais lui dire.

+++++

Elle : Tire-toi, gardien !
Lui : Avec ou sans elle ?
Elle : J'en étais sûre. Abruti ! C'est pas une guenon, c'est un gorille.
Lui : Peut-être, mais c'est le mien.
Elle : C'est pas parce qu'on te l'a donné qu'il est à toi ! Il ne consent à rien, il dort.
Lui : Justement, c'est son consentement, que j'attends.

(Ce qui est amusant, c'est que ce gardien de malheur ne me voyant pas, je me demande à qui il croit parler : à Dieu ? Sûrement. Enfin profitons-en vite. Il est des ciels qui se referment aussi vite qu'ils se sont ouverts...)

Elle : Il ne peut pas consentir tant qu'il dort, je te dis, je te le répète, même. Ne t'en rends-tu pas compte ?
Lui : Si, justement. J'attends qu'il se réveille.
Elle : Ah... toi aussi ? Seulement toi t'es payé, pas moi.
Lui : Alors qu'est-ce que tu fais là ?
Elle : J'attends qu'il se réveille.
Lui : J'avais compris, mais qu'est-ce que tu fais là si tu n'es pas payée pour y être ?
Elle : Mais tu me prends pour qui, au fait ?
Lui : Je ne sais pas. Je crois que moi aussi, je dors. Une voix me parle dans mon rêve.
Elle : Mais la voix de qui ?
Lui : C'est à moi, que tu demandes qui tu es ?
Elle : Heuf ! Je suis celle qui a les pieds rongés et un bouton sur l'épaule.
Lui : Va plutôt voir un médecin, emporte-pièce !
Elle : C'est une insulte ?
Lui : Mais tu nous emmerde à la fin !
Elle : C'est plutôt toi qui les emporte, les pièces ! Planqué là dans ta jugulaire, tu les empiles bien et pour rien, rien, tu m'entends ?
Lui : Tu peux pas te taire ? Je préfère rêver sans voix.
Elle : Eh oui, travailler sans se lever, rêver sans rien entendre de ce que tu rêves... tu veux que je te dise ? Je suis la voix qui s'élève dans tes pires cauchemars pour te dire ce que tu as refusé de voir.
Lui : Eh bien qu'à cela ne tienne, moi aussi, je serai cette voix pour toi.

+++++

J'ai dû me péter la gueule sur le sol : en plus d'avoir des boutons, je suis maintenant sanguinolente. Je me souviens que je voulais buter le gardien, qui ne me voit toujours pas, mais après, je ne me souviens plus de rien, sauf de ce que ce gardien est un brutal. J'en ai bien gardé le souvenir. Brutal mais moins con que ce que je pensais. Maintenant, je n'ai plus qu'à panser mes plaies avec les moyens du bord, autant dire rien. Un pot de peinture grise et un pinceau... un miroir pour que je voie bien que je suis blessée... mais pas où puisque comme j'ai du sang partout et qu'il n'y a rien pour le nettoyer... je n'ai plus qu'à penser que je suis blessée partout. Salaud de gardien !
Elle : C'est toi ?
Lui : Quoi...

Elle : Qui m'a blessée...
Lui : Non ! Je n'ai que ma voix moi, madame.
Elle : Des voix, j'en ai entendu d'autres...
Lui : Ah bon ?
Elle : Je veux dire... merde à la fin ! Je veux dire des voix qui blessent !
Lui : Ah ! Enfin !
Elle : Gardien de mes deux !
Lui : But !
Elle : Non non là c'est pas possible. T'es pas un vrai gardien. Je me suis fourvoyée, quand j'ai pensé que t'étais moins con que ce que je croyais. T'es trop con. Trop trop con.
Lui : Tiens, tu pensais que j'étais con ?
Elle : Non...
Lui : tu l'as dit...
Elle : Mais c'était avant...
Lui : Avant quoi ? J'ai pas vu l'avant-après, moi...
Elle : Tu dormais, crétin.
Lui : Arrête.
Elle : Arrête quoi ?
Lui : Arrête de m'insulter.
Elle : Tu mérites. A part que tu me déranges, tu passes tes journées à glander. Et à mon avis si ça se trouve le gorille il va clamser.
Lui : Comme toi avec tes blessures.
Elle : C'est toi qui me les a faites ?
Lui : Je te dis que non.
Elle : Avant de te parler, je n'étais pas blessée. J'ai voulu te buter et à mon avis, tu t'en es bien défendu. Tu m'as frappée et maintenant je suis blessée.
Lui : C'est ton dernier mot ?
Elle : Non. C'est où que tu m'as blessée. Dis-moi, qu'au moins je puisse me soigner.
Lui : Regarde dans le miroir. Si tu l'as apporté, qu'au moins il serve...
Elle : C'était pas pour moi. C'était pour vous.
Lui : Pour moi ?
Elle : Pour toi et lui, le gorille...
Lui : Ah... Mais c'est pas grave : je te le prête.
Elle : Tu ne manques pas d'air.
Lui : Non d'air, non. Je manque mais pas d'air. Sinon, je ne serais pas gardien d'une prison qui en est dénuée.

Elle : Si on ouvrait la fenêtre.
Lui : Peut-être que ça réveillerait le gorille.
Elle : Oui, parce que lui, contrairement à toi, peut-être bien qu'il manque d'air !
Lui : Certainement !

+++++

Le gardien a ouvert la fenêtre. Je pensais qu'il m'aurait laissée faire mais non. Il a tenu à le faire lui-même. Il n'est pas si mauvais, au fond. Et puis c'est vrai, on manquait d'air.

Lui : Ça va mieux ?
Elle : Ça ne va pas mieux. Je saigne sur mes boutons.
Lui : Tu nous emmerde avec tes boutons. Je te demande si l'air t'a fait du bien.
Elle : Mais on s'en fout ! Moi je te parle du gorille. Il s'est réveillé ?
Lui : Je me demande bien pourquoi je me soucie de ta respiration...
Elle : Occupe-toi plutôt de mes plaies...
Lui : Tu peux pas les oublier deux minutes ?
Elle : Eh ben tu tournes la tête et tu me dis si à ton avis le gorille va mieux.
Lui : Tu t'intéresses à mon avis maintenant ?
Elle : Tu me fatigues.
Lui : Mais tu les fermes parfois tes yeux, pour dormir ? Et ta voix, elle dort des fois ? T'as pas des crampes aux yeux et des nœuds sur les cordes vocales à force de trop regarder et trop dire ?
Elle : Non. J'ai des boutons qui saignent.
Lui : T'as aussi des crampes aux yeux.
Elle : J'en ai eu une quand j'ai regardé dans le miroir.
Lui : Qu'est-ce que tu as vu ?
Elle : Que ce n'est pas toi qui m'a blessée. Ce sont mes boutons qui saignent.
Lui : Le gorille s'est réveillé dès que j'ai ouvert la fenêtre.

+++++

Quand il m'a dit ça, j'ai tout de suite tourné la tête pour le voir de mes yeux. Et en effet. C'était émouvant. Il avait de beaux yeux de fille avec de longs

cils. On n'aurait pas dit un gorille. Et je ne comprends pas pourquoi on l'a enfermé. Je pensais qu'il aurait pleuré, d'avoir si longtemps gardé ses yeux fermés. Mais non. Apparemment il n'a pas craint la lumière. Et puis il s'est rendormi.
Elle : C'était merveilleux ! Tu n'as pas vu un sourire de bonté sur son visage ?
Lui : Non c'était sur le tien : n'exagère pas, les gorilles, ça ne sourit pas ! En tous cas, pas avec bonté. La bonté c'est pas simiesque, c'est humain. C'est même le meilleur de l'humain.
Elle : Et le plus rare. Par exemple qu'est-ce qui pousse à enfermer un gorille et qu'est-ce qui pousse un gardien à le garder au lieu de le libérer ?
Lui : Je crois que je vais le garder encore un peu, si tu permets.
Elle : Je ne te permets pas, justement. Je suis venue pour que tu le libères.
Lui : Si je le libère maintenant, tu ne verras plus ses beaux yeux s'ouvrir sur la lumière qui les éclaire.
Elle : Il en verra d'autres, ailleurs, et moi aussi !
Lui : Oui, mais pas moi. Parce que moi aussi, j'aime bien ses yeux. A moi aussi, ça m'a fait un choc de les voir, et pas une crampe, si tu vois ce que je veux dire.
Elle : Non, pas vraiment. Tu peux te les garder, tes crampes. J'ai les miennes.
Lui : Je te dis de fermer tes yeux, si tu ne veux pas avoir de crampe. Tu es têtue...
Elle : C'est ma position, dans la vie : les yeux grands ouverts.
Lui : T'es pas prête de te revoir dans le miroir !
Elle : Pourquoi, tu es pour le mi-clos ?
Lui : Le huis-clos, je dirais plutôt.
Elle : C'est pas une pièce de Sartre, ça ?
Lui : Si. Tu l'as lue ?
Elle : Non, j'avais Les mains sales.
Lui : Tu l'as lue ?
Elle : Non, je te dis que j'avais Les mains sales.
Lui : Alors, tu as lu quoi ?
Elle : Ben Les Mots. D'ailleurs, je les ai toujours eus, ceux-là.
Lui : Quelle chance, c'est le meilleur de Sartre.
Elle : Le seul, tu veux dire... à part sa bonne femme dont il ne voulait pas autant que ce qu'on pourrait croire, il n'a rien écrit de bon, ce mec là.
Lui : Je te signale que sa bonne femme, il l'a pas écrite... Tu devrais lire Huis Clos.

Elle : Mais tu es cruellement insistant, dis-moi ! Je pensais pas parler de Sartre avec un gardien.
Lui : Ne me prends pas pour un con, je t'ai déjà dit.
Elle : Mais tu fais un boulot de con !
Lui : Ça dépend à quoi tu penses.
Elle : Je pense que tu devrais libérer le gorille. Comme ça au moins tu servirais à quelque chose de valable.
Lui : Libère-le toi-même !
Elle : Non c'est un boulot de con.
Lui : Un boulot de con ou un boulot valable ?
Elle : Un boulot valable pour un con.
Lui : Ou une conne.
Elle : C'est ça. Je te remercie bien. Alors tu lui secoues un bras et je lui secoue l'autre.
Lui : Tu crois qu'en le secouant on va le libérer ?
Elle : Non mais déjà le réveiller ! Il faut être réveillé pour pouvoir se libérer, non ?
Lui : Je ne sais pas mais le secouer c'est pas mon boulot. Sans doute je suis pas assez con pour ça.
Elle : T'en as pas marre de te défendre d'être con ?
Lui : C'est exactement ça. Je me le défends.
Elle : Ça en impose, je dois dire.
Lui : Tu comptes le secouer ?
Elle : J'ai quand même peur. On va plutôt attendre qu'il se réveille.
Lui : Si tu veux mais sache quand même que la dernière fois qu'on a attendu, on a attendu longtemps.
Elle : On savait pas comment s'y prendre.
Lui : Quand j'ai pris le poste, on m'a pas donné le mode d'emploi.
Lui : Alors tu fais ce que tu veux ?
Lui : Je pourrais. Mais enfin je vois avec ce qui se présente. Et je ne secoue pas le gorille.
Elle : Parce que toi aussi, tu as peur ?
Lui : Non non.
Elle : Un coup de croc est vite arrivé...
Lui : Non je n'ai pas peur. Je ne suis pas con et je n'ai pas peur.

+++++

Au fond, il est patient, ce gardien. Vis à vis du gorille je le trouvais endormi, mais à y regarder de plus près... je me demande surtout comment il fait pour me supporter. Pourquoi est-ce qu'il ne me fout pas à la porte ? A sa place ça fait bien longtemps que je l'aurais fait.Si bien que je me demande toujours ce qu'il fait là. Il faudra que je lui demande. Parce qu'en fait, je crois que je me suis trompée : c'est pas un gardien. Les gardiens de zoo, ils ne parlent pas de Sartre et ils ne lisent pas Huis-Clos. Je vais le lire. Peut-être que c'est marqué dedans, comment on réveille les gorilles...

+++++

Je l'ai trouvé en anglais. No Exit, ça s'appelle. Je vais pas la lire. Certainement pas.

+++++

Et puis ça n'a rien à voir. Par exemple là bas, en enfer - parce que je me suis renseignée, ça se passe en enfer - là bas il n'y a pas de miroir.
Lui : Ah ! Donc vous avez commencé ?
Elle : Je la lirai jamais jusqu'au bout. Ne comptez pas sur moi.
Lui : Et pourquoi pas ?
Elle : Parce qu'il n'y a pas de miroir.
Lui : Justement !
Elle : Vous voulez dire que comme ça au moins, on voit qu'ici c'est mieux ? C'est un peu gros.
Lui : C'est mieux avec ou sans ?
Elle : Je vais toujours voir ce que ça donne sans.
Lui : Je vous laisse réfléchir.

+++++

Lui : Alors, c'est mieux avec ou sans ?
Elle : Je pourrais pas me prononcer comme ça. Ca dépend. Mais en tous cas eux, de ce miroir -qu'ils n'ont pas - ils en font grand cas. Moi, je l'ai apporté pour vous, le miroir. Personnellement, je crois que je m'en passerais. Sans dire que ce soit mieux sans, d'ailleurs. C'est juste un choix.
Lui : Alors je l'enlève ?
Elle : Si vous y tenez.

+++++

Il l'a enlevé puisqu'il faut toujours que ce soit lui qui prenne les initiatives de ce genre. Comme quand il a ouvert la fenêtre. Il va sûrement penser que c'est moi qui lui ai demandé de le faire.
Elle : C'est mieux ?
Lui : Moi j'aime assez bien sans.
Elle : Mais après, toujours pareil, c'est de plus en plus dépouillé... comme je disais, un univers carcéral.
Lui : Ben oui, là oui. Mais vous saviez bien où vous mettiez les pieds. Vous êtes venue de votre plein gré.
Elle : On ne se tutoie plus, tout d'un coup...
Lui : En effet.
Elle : C'est vous qui avez voulu ça ?
Lui : Je n'ai rien voulu, c'est tombé sous le sens.
Elle : Normalement, on procure dans le sens inverse, non ?
Lui : Je ne sais pas. Vraiment, je ne sais pas. Vous êtes marrante, parfois.
Elle : Oui mais si on se vouvoyait comme d'autres se respectent ?
Lui : Et si on se respectait ?
Elle : J'en avais bien marre, de vous insulter. Je crois que je vais arrêter.
Lui : C'est à croire que vous vous êtes vue dans la glace.
Elle : Ça a produit un très bon résultat. Une sorte de soulagement.
Lui : Un grand soulagement.
Elle : Puisque le miroir a produit ce grand effet, pourquoi serait-ce un bien de le supprimer ? On aurait pu le garder pour produire d'autres grands soulagements... on aurait du coup été bien soulagés...
Lui : Je vous dis, vous êtes marrante. Et attachante.
Elle : Ça ne me dit pas pourquoi ce serait un bien de le supprimer... on voit bien dans Huis Clos que du fait de le supprimer... enfin les participants n'ont pas l'air de très bien s'en porter...
Lui : Non mais enfin je vous rappelle qu'ils sont morts et nous non.
Elle : Sartre aussi, il est mort.
Lui : On se passera de lui et de sa mauvaise littérature.
Elle : Je peux ajouter quelque chose ?
Lui : Non non...
Elle : Mais si...
Lui : Mais non...
Elle : Théâtre pour bourgeois, pisse-froid et durs à jouir...
Lui : Allez-y...

Elle : Bon ben non, c'est tout ce que j'avais à dire...
Lui : Eh bien apparemment lui, vous ne l'auriez pas vouvoyé longtemps...
Elle : Est-ce que vous croyez vraiment que pour être vivant, il faut un miroir ?
Lui : Non. Sinon, je l'aurais laissé.
Elle : Je n'avais rien apporté, ici, qu'un miroir. Et vous l'avez ôté.
Lui : Cela vous rend triste ?
Elle : Un peu. Je n'ai rien apporté.
Lui : Vous êtes là !
Elle : Mais je me sens seule. Pouvez-vous me réconforter ?
Lui : Non, pas vraiment.
Elle : C'est bien dommage.

+++++

C'est vrai qu'après tout, on est gardien ou on n'est pas gardien. Il faut une certaine dureté de cœur, quand même. Enfin je serai sans doute réconfortée quand le gorille s'éveillera de nouveau.

+++++

Elle : Avez-vous vu les yeux du gorille ?
Lui : Non. Je crois que vous êtes la seule à pouvoir les lui faire ouvrir.
Elle : Je n'ai plus beaucoup d'énergie, en cette heure tardive.
Lui : Ce n'est pas une question d'énergie. C'est une question de présence.
Lui : Ah oui, sûrement, ça c'est divin. Donc incompréhensible, incommensurable et intouchable.
Lui : (Soupire)
Elle : On s'en va ?
Lui : Non, on reste.
Elle : Restez, si vous voulez.
Lui : Vous m'y voyez...
Elle : Et vous, vous me voyez ?
Lui : Mais bien sûr, que je vous vois.
Elle : Si bien que d'une manière spéciale, magique, il va ouvrir les yeux.
Lui : Ou bien je vais rigoler... faites un effort.
Elle : Non. Ce ne sera pas pour aujourd'hui.
Lui : Ce n'est pas grave.

+++++

Comme je voulais absolument apporter quelque chose pour remplacer le miroir, j'ai apporté Les Mains Sales. Je jure que je ne lirai pas.
Lui : Ah ! Les Mains Sales...
Elle : C'est vous qui l'avez écrit ?
Lui : Vous savez bien que non. Je ne suis pas Sartre.
Elle : Non mais peut-être bien que vous avez les mains sales quand même...
Lui : Ça arrive aux meilleurs d'entre nous !
Elle : Je vais repartir, là.
Lui : Pour le lire ?
Elle : C'est long. C'est long et c'est chiant. Comme tout Sartre.
Lui : S'il n'y avait que Sartre, à être long et chiant, ça irait bien...
Elle : On n'est pas obligés, de lire des auteurs longs et chiants...
Lui : (Il fait la moue) Ce que j'aime chez vous, c'est la poésie, dans votre manière de vous exprimer...
Elle : Sartre était le dernier des poètes. Enfin je veux dire le plus mauvais.
Lui : Eh bien avec vous, ça vaut le coup d'être mort !
Elle : Il est mort, il ne sent rien...
Lui : Alors on peut y aller...
Elle : Où ça ?
Lui : (Il tique) Je veux dire on peut lui taper dessus puisqu'il est mort...
Elle : Ah oui... Mais dites-moi, vous n'avez pas l'air content. Si je vous dérange, je peux m'en aller !
Lui : Ah carrément ? Dites donc, il ne vous faut pas grand chose !
Elle : Si on ne peut plus parler des morts...
Lui : Si si, mais faites donc, faites !
Elle : Je vois bien que ça vous dérange.
Lui : Ben il faut dire que vous êtes légèrement dérangeante sur les bords, aussi...
Elle : Oh moi c'que j'en dis... c'était pas pour ça... je suis juste venue pour vous dé-stupéfier de votre gorille, c'est tout... si je sers pas...
Lui : Regardez-le.
Elle : (Dédaigneuse) Ses yeux sont fermés. Rien ne bouge.
Lui : Oubliez Sartre, oubliez tout, regardez-le autrement.
Elle : Vous me faites rire, on dirait un conseiller conjugal en train de parler à un vieux couple.
Lui : Mais d'où est-ce que vous sortez tout ça...

Elle : Ben c'est là, dans moi.
Lui : C'est émouvant.
Elle : C'est émouvant que j'aie assez mauvais caractère et que je ne comprenne pas bien ce que vous me dites ?
Lui : Vous faites semblant.
Elle : Non...
Lui : Si.
Elle : Je vous assure que c'est en dépit de moi-même... Il ne va pas se réveiller, ce con ? Il aime se faire attendre ou quoi ?
Lui : (Sourit et s'adosse en hochant la tête)
Elle : Tiens dites donc vous avez l'air... pas soulagé... comment dire... un accomplissement... comme si vous viviez un sentiment d'accomplissement.
Lui : (Sourit)
Elle : Mais pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ? Et puis l'autre, il dort toujours... pas de quoi s'asseoir sur ses lauriers...
Lui : (Rit)
Elle : Vous êtes un peu dans votre monde vous, dites-moi...
Lui : Je suis content de vous avoir rencontrée.
Elle : Ça alors, si je m'y attendais...
Lui : Vous n'êtes pas venue pour le gorille...
Elle : ... Non, je suis venue pour la grille. J'aime bien les grilles.
Lui : S'il faut vous en mettre, on peut s'arranger...
Elle : J'aime bien juste les regarder.
Lui : Les étudier, les faire tomber...
Elle : Non, on les garde. A condition de les franchir.
Lui : Dans quelques années, celle-ci sera tombée.
Elle : Ce n'est pas ce que je vous demande.
Lui : Vous feriez mieux de voir avec le gorille.
Elle : Il a l'air bien délaissé...
Lui : Un peu d'attention le réveillerait peut-être.
Elle : On ne peut pas le transporter ailleurs, le changer de scène ?
Lui : Et qui va le déplacer ?
Elle : Il est trop lourd. A moins que ce ne soit vous. Sauf le respect que je vous dois. Par exemple si vous partiez, déjà, rien qu'un léger changement comme ça... un coup d'effet papillon... on ne sait pas... Parfois quand on a mal au pied il suffit de bouger l'épaule pour que ça aille mieux...
Lui : D'accord. je ne suis pas si lourd : je veux bien partir et vous laisser seule avec lui.

Elle : Je n'ai pas peur.
Lui : C'est un bon point.
Elle : Allez-y, partez.
Lui : Venez avec moi ! Après tout, à quoi nous sert cette prison ?
Elle : On tient juste au gorille ! Si on part, on le perd. Un autre prendra votre place.
Lui : Et la vôtre.
Elle : Ce n'est pas très réjouissant.
Lui : Je ne sais pas si c'est réjouissant, mais enfin des histoires se terminent tous les jours, inutile d'en faire un roman !
Elle : Vous pouvez partir, mais moi je reste.
Lui : Je vous attends dehors.
Elle : C'est inutile. Je m'en sortirai bien seule.

+++++

J'ai congédié le gardien. Je ne comprends pas bien pourquoi : d'abord, comme ce n'est pas moi qui l'ai embauché, comment se fait-il que j'aie en quelque sorte pu le licencier ? Ensuite comment cela s'est-il fait aussi vite, sans mon consentement ? Enfin je veux dire... que je n'ai rien vu venir. C'est arrivé et maintenant je suis seule. Il n'est plus là pour répondre à mes inepties, qui du coup me paraissent encore plus ineptes. Il ne me reste plus qu'à dialoguer avec ce gorille endormi... ça ne va pas être facile. Je le dis, c'est arrivé trop vite, et comme d'avoir trop parlé. A force de dire le vrai, le plus vrai et le fond du vrai, ça finit par porter à conséquence. Quel dommage. Que ce soit pas celles auxquelles on s'attend. Je n'ai plus qu'à m'asseoir sur sa chaise et tan, me voilà gardien. Gardienne. Gardienne de fait puisque je ne peux pas du tout laisser tomber cette bête. Je n'en ai pas le cœur. Je n'en ai pas le cœur et à propos de cœur, il faut dire qu'on m'en a parfois confié de plus attachantes, de bêtes. Des chats, par exemple. Qui me tombaient du ciel. Des plus gentils que simiesques.

++++

Il n'y a plus personne pour me répondre dans mes conneries. Plus personne pour me faire savoir que la bête a tout de même de beaux yeux. Il va donc falloir que je prenne une décision pour sortir de là. Justement, où est la sortie ? De l'air ! On manque d'air ! (Elle suffoque) La fenêtre est derrière la

grille ! Je dois donc entrer, coûte que coûte !

+++++

La bête : C'est avec moi, que tu dois parler !
Elle : Tu n'es qu'une bête, et les bêtes ne parlent pas.
La bête : Tu vois bien que je parle ! Je suis toute pareille à toi; avec une bouche pour parler et des yeux pour voir.
Elle : Je ne t'oublierai jamais. Même quand je serai partie.
La bête : Il n'est pas certain que tu partes d'ici.
Elle : Je suis venue par choix et je partirai quand je voudrai. Tu vois la porte ? Eh bien si l'autre il est parti par là, je peux le faire aussi. D'ailleurs, il m'attend.
La bête : Il ne t'attend pas. Tu l'as complètement congédié.
Elle : Je te dis qu'il m'attend.
La bête : Vantarde...
Elle : Je le sais, c'est tout !
La bête : Libère-moi, ou je te tuerai.
Elle : Toi, avec tes beaux yeux de fille ? Et tes grands cils ?
(La bête se lève et grossit. Bien que menaçante, elle reste calme)
Elle : Je te parle juste parce que je suis seule. Je suis bien certaine que tu n'es qu'une fiction. L'œuvre de mon imagination.
La bête : C'est un progrès.
Elle : Un nuage de pensées qui va partir par la fenêtre. Après, j'écrirai une poésie, ou un conte pour enfants. Une carte postale.
La bête : Et toi aussi, tu vas partir par la fenêtre ?
Elle : Sans doute pas. Moi, je ne suis pas un nuage de fumée.
La bête : Un nuage de pensées...
Moi : C'est pareil.
La bête : Je vais partir. Tu ne m'as pas beaucoup aimée.
Elle : J'ai aimé tes yeux. Mais à part eux, tu n'as pas l'air d'être une bonne compagne. Plutôt une meurtrière en puissance. C'est pour ça qu'on te gardait derrière des grilles. Tu ne me manqueras pas.
La bête : Adieu.

+++++

Le désert s'est encore désertifié. J'ai congédié tout le monde. Et je ne compte pas me mettre à parler avec les rats. Je vais donc partir, avec les pieds qui

me restent. Le sang s'est effacé. J'aurai donc l'air à peu près normale. J'ignore bien ce que deviendra ce lieu. Cet asile d'aliénés. Peu-être le gardien reviendra-t-il pour faire pousser des gorilles. Quelqu'un viendra, timidement, s'inquiéter du sort de l'un d'entre eux, en passant par celui du gardien. Une fois les cartes jouées, le gardien s'en ira, en laissant la porte ouverte. Et tous comptes faits, la porte se refermera sur un nouveau départ.